

duquel il a été systématisé. Et l'une des questions à poser serait tout simplement : qui ont été les premiers porteurs du naturalisme, et comment ont-ils réussi à imposer ces vues à d'autres ?

Ph. D. — Il est vrai que je ne me suis pas beaucoup attardé sur ces questions importantes dans mes travaux. Peut-être relèvent-elles d'ailleurs autant de la sociologie historique à la Norbert Elias que de l'anthropologie, mais elles correspondent en tout cas à une enquête sur les mécanismes de diffusion et de stabilisation d'un mode d'identification, et sur les premiers porteurs de ces vues. Je pense assez bien voir comment cela fonctionne dans des collectifs du type de ceux que j'ai étudiés, comme les Achuar. Dans ces situations, les individus sont plongés dans un univers de repères cosmologiques qui ne sont jamais inculqués de façon formelle, ou explicite. Il n'y a pas de scolarisation, et ce sont les centaines d'informations glanées quotidiennement et les rites, majeurs ou mineurs, qui prennent en charge le travail d'apprentissage des schèmes de pensée et d'action. Les rites, notamment les rites d'initiation, mobilisent des émotions intenses, souvent la peur, presque toujours la douleur et la privation, pour imprimer dans la chair des schèmes de comportement qui sont en général la forme condensée des attitudes prototypiques qu'il est prescrit d'avoir dans le collectif où ils sont pratiqués. Il s'agit d'une forme de stabilisation et de diffusion qui est très caractéristique des sociétés traditionnelles. L'autre modèle, toujours dans les collectifs où il n'y a pas d'inculcation

formelle, passe par des schèmes narratifs récurrents, constamment entendus depuis le plus jeune âge. Ces récits créent des attentes chez l'enfant, et lorsqu'il est confronté pour la première fois à ce dont parlent les adultes, il dispose déjà d'un modèle de comportement et d'interprétation normatif sans avoir pour autant conscience de suivre une règle bien établie. Il en va ainsi des esprits en Amazonie. On les voit rarement en état de veille et c'est par des signes discrets d'une présence inopinée en forêt qu'on les détecte : un bruit inattendu, un souffle de vent, une forme confusément aperçue dans la végétation, un tourbillon bizarre dans la rivière. Les histoires de ces rencontres sont communes et suivent en général le même code narratif que les récits de chasse que font les hommes lorsqu'ils rentrent le soir. Et lorsque l'enfant qui a régulièrement écouté ces histoires est confronté aux mêmes symptômes, il en tirera bien sûr la même interprétation.

Dans nos collectifs, qui sont plus complexes, le nombre de médiations entre les individus ordinaires et les prescripteurs de normalité est beaucoup plus grand. Depuis plusieurs siècles, les principaux producteurs et relais des paradigmes dominants sont les savants et les enseignants, mais aussi les ministres du culte. S'est donc constituée une catégorie de population dotée d'une parole respectée, et chargée de transmettre par répétition des modèles de pensée et de comportement. Ce modèle est désormais entré en crise avec la dissémination de l'information et de la parole publique sur le Net, mais je ne suis pas sûr pour autant que la multiplication des sources aboutisse à

une pluralité de modèles interprétatifs dans la mesure où le processus quasi viral de l'imitation conduit à stimuler la normativité ontologique plutôt qu'à la remettre en question. Les théories du complot, les rumeurs ou la rage contre la technostucture s'accommodent fort bien du naturalisme. Si l'on remonte à la Grèce ancienne, où les premiers ferments de notre naturalisme apparaissent, on s'aperçoit que les conceptions savantes de la nature ont été développées dans des cercles très fermés de philosophes, ou de physiciens, comme ils se nommaient eux-mêmes, mais aussi de médecins. Les travaux de Geoffrey Lloyd montrent bien que la pensée éléatique, qui la première a cherché à établir les régularités propres au monde physique autour du IV^e siècle, n'impliquait qu'une toute petite minorité de gens. Et d'ailleurs, affirmer que les phénomènes pouvaient être expliqués autrement que par les caprices des dieux revêtait un caractère provocateur qui ne pouvait être tenu pour vrai par la majorité.

Cette période, où les conceptions les plus résolument naturalistes étaient minoritaires, limitées à des milieux sociaux très spécialisés, a duré très longtemps. Lorsque je parle de l'avènement du naturalisme dans les images au XV^e siècle, et de sa stabilisation dans un discours scientifique au XVII^e siècle, mais aussi de l'émergence d'une opposition explicite entre nature et culture au XIX^e, qui va organiser le partage des savoirs, je fais nécessairement référence à une petite minorité. À l'autre extrême, on a aussi des études sur l'immense majorité de la population, le monde paysan, puis ouvrier. Et quand on lit par exemple les travaux de

Le Roy-Ladurie sur les paysans de Languedoc, ou ceux de Daniel Roche sur le petit peuple parisien d'Ancien Régime, on comprend qu'à bien des égards ils ne sont pas très naturalistes. Mais ce qui manque, ce sont des études plus fines sur le va-et-vient entre populations, c'est-à-dire entre les catégories sociales porteuses de représentations et d'usages très marqués par le naturalisme, et les autres : comment, dans certaines circonstances, le paysan du Languedoc peut-il être naturaliste, et sous l'influence de qui, à quelles fins ? Ce serait donc l'histoire sociale de la diffusion du naturalisme et des logiques politiques qui le régissent.

L'un des appuis permettant d'étayer ce genre de recherches pourrait venir du modèle de l'épidémiologie des représentations que Dan Sperber a proposé. Il s'agit d'une sous-partie de la conception matérialiste de la culture qu'il a déployée dans son travail, et qui consiste à suivre à une échelle très fine les mécanismes de réplication des idées élémentaires d'une conscience à une autre. Il obéit à une conception darwinienne de la sélection qu'il applique aux idées, pour montrer qu'elles aussi se reproduisent et se répandent en satisfaisant un certain nombre de contraintes liées au milieu social, qui peuvent les rendre pertinentes ou non. Évidemment, ce modèle soulève de nombreuses objections, la principale étant l'identification des unités élémentaires d'information, mais je pense qu'il peut contribuer à éclairer les phénomènes de diffusion des représentations, et la façon dont elles se stabilisent sous la forme de normes de pensée partagées.